

Juan Gualberto Gómez à Paris (1869-1876)

Éclosion d'un patriote noir cubain au milieu du XIX^e siècle

Texte écrit par MARC SEFIL :

- Vit en MARTINIQUE
 - Professeur d'histoire/Géographie et de langue et culture régionales, en Collège et en lycée pendant vingt ans en Guyane française, Guadeloupe et Martinique.
 - Personnel de direction d'établissements scolaires depuis 2012.
 - A fait des recherches sur l'histoire de la Martinique et de Cuba.
 - A un D.E.A. Caraïbes, Amérique Latine et du Nord , option Histoire et Anthropologie de la Caraïbe.
 - Recherches actuelles portent sur Juan Gualberto Gomez et l'émigration des Martiniquais et Guadeloupéens à Cuba(notamment dans l'Orient Santiago de Cuba dans la première moitié du XX^eme siècle.)
 - Écrivain de nombreux essais, articles et livres, dont « Les noirs à Cuba au début du XX^eme siècle (1898-1933) L'Harmattan 2010.
- **Nous lui laissons la parole :**

« JUAN GUALBERTO GOMEZ FERRER est né le 12 juillet 1854 dans l'*ingenio* (*Plantation-Sucrerie*) Vellochino située à Sabanilla del Encomendador, ville de la province de Matanzas à Cuba qui aujourd'hui porte son nom.



Esclaves domestiques dans cette plantation-sucrerie, ses parents (FERMIN et SERAFINA) le rachetèrent au prix de 25 pesos avant sa naissance comme le stipule son acte de baptême. Une fois libérés, en se rachetant eux-mêmes, ils s'installèrent à La Havane afin d'offrir une bonne éducation à leur fils. JUAN GUALBERTO intégra alors la meilleure école de la capitale accessible aux Noirs, celle d'ANTONIO MEDINA Y CESPEDES⁽¹⁾. Mais suite au déclenchement de la *Guerre de Dix Ans* (1868-1878)⁽²⁾, ses parents l'envoyèrent étudier la carrosserie à Paris en 1869, chez des maîtres en la matière, les célèbres carrossiers BINDER.



JUAN GUALBERTO GOMEZ en 1869, photo personnelle de Mercédès IBARRA IBANEZ

Durant son exil parisien, JUAN GUALBERTO GOMEZ adopta les conceptions républicaines, indépendantistes, anti-esclavagistes et antidiscriminatoires, s'engageant dès lors, sa vie durant et au prix de deux autres exils en Espagne (1880 et 1895) dans une lutte inlassable pour ces causes. Ses convictions politiques sont nées dès l'époque de ses études à l'ÉCOLE MONGE (1871-1873)⁽³⁾ qu'il avait intégrée pour préparer le concours d'entrée à « Centrale » sur les conseils de de JULES BINDER son maître de formation.

Témoin de la chute du Second Empire⁽⁴⁾, du siège de Paris par les Prussiens, des épisodes de la Commune de Paris (1871)⁽⁵⁾ et des premières années de la Troisième République⁽⁶⁾, il s'imprégna du grand débat idéologique qui accompagna la naissance de l'ère industrielle en Europe et devenu journaliste (ses premiers articles sont rédigés en français) il fréquenta également les cercles républicains .

Ses convictions nationalistes séparatistes et abolitionnistes s'éveillèrent à Paris au contact de deux membres éminents et dirigeants de la lutte indépendantiste FRANCISCO VICENTE AGUILERA (1821-1877), l'un des vice-présidents de la République en Armes et le général MANUEL DE QUESADA venus récolter des fonds pour financer la guerre d'indépendance. Elles naquirent aussi de la fréquentation des franges indépendantistes de la colonie cubaine installée dans la capitale française. La naissance de son nationalisme, en plein exil, interpelle non seulement sur la genèse de son adhésion aux idées nationalistes mais aussi sur le rôle que peut jouer la condition d'exilé dans tout processus d'adhésion à ce type de cause.

Indubitablement, la très solide formation que JUAN GUALBERTO GOMEZ tira de son exil parisien irrigue la source de ce processus et lui octroya des outils précieux à l'édification de sa conscience puis de son discours nationaliste postérieurs. En outre, c'est en prolongeant volontairement son exil, suite à son refus de suivre l'injonction parentale de rentrer à Cuba (le plongeant alors dans une situation d'incertitudes matérielles) et de façon fortuite que le journalisme se révéla comme sa vraie voie professionnelle. Aussi, cette profession imprévue constitua la voix privilégiée par laquelle se manifestèrent ses premières expressions nationalistes, illustrant l'éclosion du patriote.

Une formation solide à PARIS

Le parcours de formation effectué par JUAN GUALBERTO GOMEZ à Paris peut aisément être classé dans la catégorie de l'excellence.

Parti étudier le métier de constructeur de carrosses, il est placé en apprentissage chez BINDER, considéré au milieu du XIX^e siècle comme l'un des meilleurs carrossiers de Paris et même d'Europe. Ses extraordinaires capacités intellectuelles et cognitives forcèrent l'admiration de ses formateurs et du patron. Aussi, ce dernier

convainquit ses parents de l'inscrire à l'École (ou l'Institution) Monge pratiquant une pédagogie innovante pour l'époque et préparant aux concours d'entrée aux écoles du gouvernement. Au sein de cette institution, il prépara de 1871 à 1873 son admission à l'École Centrale des Arts et Manufactures, communément appelée « Centrale Paris ».

En somme, le parcours de formation de JUAN GUALBERTO GOMEZ à l'école Monge est resté assez académique pour un préparatoire à l'entrée de l'ÉCOLE CENTRALE des débuts de la III^e République (le terme « GRANDES ÉCOLES » n'est adopté qu'à la fin du XIX^e Siècle). Il fut marqué par une forte influence de l'enseignement classique auquel s'imposait une mesure notable d'enseignements scientifiques dominés par les mathématiques car visant à répondre à l'objectif de la réussite des concours des écoles de gouvernement. Aussi, consacré à la préparation et la constitution de l'élite ayant pour dessein de conduire l'essor du monde industriel, ce parcours de formation munissait ceux qui l'avait reçu de méthodes de travail et, plus généralement, de bases culturelles consistantes.

Sa maîtrise parfaite de la langue française

Il convient de signaler aussi que son passage à l'École Monge, et plus généralement son exil parisien, lui a permis d'atteindre un niveau de maîtrise courante voire d'utilisateur expérimenté de la langue française. Globalement, ses écrits en français, incluant des lettres, des articles et même des poèmes⁽⁷⁾, font apparaître une maîtrise quasi parfaite de cette langue, au moins dans son expression écrite, montrant qu'il était parfaitement capable d'« écrire un texte clair, fluide et stylistiquement adapté aux circonstances (...) avec une construction claire permettant au lecteur d'en saisir et mémoriser les points importants », ce qui répond aux critères aujourd'hui du niveau C2 du Cadre Européen Commun de Référence pour les Langues (CECRL)⁽⁸⁾.

Aussi, le rapport qu'il a pu entretenir avec la langue française et sa culture perdurèrent jusqu'à la fin de sa vie. Dans la considérable correspondance qu'il a entretenue lors de ses deux autres exils puis à son retour définitif à Cuba après l'indépendance et conservée dans le fonds *Donativos y Remisiones* des Archives Nationales de Cuba, on retrouve un certain nombre de lettres qui lui sont adressées par des Français et des Haïtiens résidents ou non dans l'île pour des motifs divers et rédigées en français⁽⁹⁾.

On y trouve aussi deux lettres manuscrites de JUAN GUALBERTO GOMEZ rédigées en français :

La première, en date du 5 août 1885 et expédiée de Madrid, était adressée à FRANÇOIS SAINT-SEURIN MANIGAT, (alors ministre de l'Instruction Publique de la République d'Haïti), qu'il avait semble-t-il connu à Paris⁽¹⁰⁾ ;

La seconde, en date du 20 février 1898⁽¹¹⁾ et expédiée de la prison San Gregorio à Valence, était adressée au gérant de la librairie Larousse à Paris afin de se porter souscripteur des deux derniers ouvrages de la maison d'édition, « Le nouveau Larousse illustré » et « L'Atlas Larousse illustré », dont il avait appris la sortie en lisant le journal *Le Temps* .

En fait, à la veille de passer son concours d'entrée à l'École Centrale, JUAN GUALBERTO GOMEZ qui avait quitté sa terre natale pour apprendre le métier de carrossier, se retrouvait ainsi pourvu d'un bagage culturel et intellectuel propice à un cheminement vers le nationalisme et à la lutte pour l'abolition de l'esclavage dans son pays.

Sans aucun doute, les expériences, parfois douloureuses, vécues à l'occasion des deux sièges de Paris laissèrent des traces profondes dans sa construction individuelle. Nul doute non plus que son champ idéologique, défriché par les premiers événements insurrectionnels dont il fut témoin dans son pays, fut labouré par les épisodes de la guerre franco-prussienne, de la Commune de Paris, et du changement de régime en France dont il fut aux premières loges.

Un exil volontairement prolongé de 4 ans

Il ne fait aucun doute que JUAN GUALBERTO GOMEZ présenta le concours d'entrée à l'École Centrale. Son nom figure bien sur les listes des admissibles à ce concours, classé au 244^e rang, pour l'année 1873⁽¹²⁾. Toutefois, il n'effectua pas son entrée à l'École Centrale à laquelle son passage à l'École Monge était

destiné à le préparer. Sa formation dans cette école du gouvernement était inenvisageable du fait de la baisse des ressources de ses parents. Ils organisèrent donc son retour vers Cuba, escomptant que la formation reçue à Paris pourrait lui permettre de prétendre à une activité professionnelle l'autorisant à gagner honorablement sa vie. Mais, le jeune étudiant ne se résigna pas à ce retour dans une île encore en proie à l'insurrection indépendantiste et surtout où perdurait l'institution esclavagiste. Les raisons de la désobéissance de JUAN GUALBERTO GOMEZ à la décision parentale de son retour à Cuba, prolongeant son exil parisien, tenaient aussi aux circonstances de sa vie amoureuse à ce moment-là comme il le confessa lui-même plus tard⁽¹³⁾. Ainsi, il passa outre la volonté parentale et demeura encore quatre années dans la capitale française, prolongeant ainsi son itinéraire parisien

Juan Gualberto Gomez : Journaliste

C'est durant ces quatre ans que JUAN GUALBERTO GOMEZ se forma, sur le tas, au métier de journaliste qui occupa une place centrale dans sa vie professionnelle et constitua l'une des activités majeures de l'expression de son nationalisme mais aussi de son combat pour l'abolition de l'esclavage et contre les discriminations raciales à Cuba.

Son entrée à la rédaction de la *Revue et Gazette des Théâtres*, à la fin de l'année 1874, détermina les voies de son orientation professionnelle vers les métiers de la presse en général et du journalisme en particulier. Coïncidant avec les débuts de la période considérée comme « l'âge d'or » de la presse française qui s'amorce au début des années 1870, cette première embauche lui ouvrit la porte d'autres journaux.

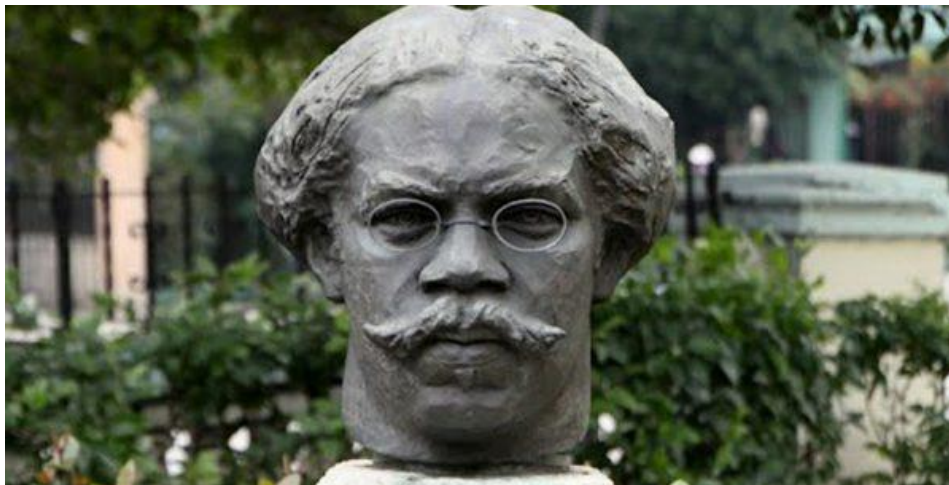
Dans les premiers temps, il décrocha des contrats de correspondant dans deux journaux publiés hors de France : *Le Foyer*, un journal de la presse culturelle et artistique de Liège, paraissant depuis 1865 et *Le Petit Journal Suisse*, paraissant à Genève.

Puis, il fut engagé, principalement comme reporter, dans trois autres rédactions parisiennes : *L'Évènement*, *L'Opinion Nationale* et *Le Bien Public*. A la faveur de la reprise d'un fonctionnement plus soutenu de la Chambre des députés et du Sénat consécutive à l'installation de la III^e République, ces rédactions y dépêchaient journalistes, reporters et échetiers avec pour mission de faire le compte rendu des séances et glaner quelques indiscretions. Sa présence régulière dans ces institutions peut être envisagée à travers son hommage à LOUIS BLANC⁽¹⁴⁾ dans lequel il atteste avoir entendu plusieurs discours de l'homme politique français auquel il vouait une véritable admiration.

Tant dans la perspective de l'évolution de sa vie personnelle et professionnelle que de celle de sa vie publique, la prolongation de son exil parisien constitue ainsi la période initiale de l'éclatante carrière qu'il mena postérieurement dans le métier de journaliste, le faisant figurer, au commencement de la Guerre hispano-cubano-étasunienne en 1895, comme « écrivain éminent, l'un des plus remarquables journalistes de l'île de Cuba, sinon le premier » dans les colonnes du journal révolutionnaire du 31 août 1895 : *Patria*, fondé par JOSE MARTI en 1892.

De même, la prolongation volontaire de son exil parisien s'inscrit dans la perspective de la trajectoire abolitionniste, indépendantiste et nationaliste qu'il s'attacha à donner non seulement aux aspirations et idéaux qu'il formulait quant aux desseins à donner à son pays en construction, mais aussi à sa vie publique qu'il voua tout entière à ces causes.

- En son honneur, l'Union des Journalistes de Cuba (UPEC) a institué le prix d'un concours annuel qui porte son nom et qui illustre son rôle et l'importance de son métier de journaliste qu'il a continué d'exercer à Cuba.



Le buste du patriote Juan Gualberto Gómez (1854-1933), situé à l'entrée de LA CASA DE LA PRENSA, siège de l'Union des journalistes de Cuba, à La Havane.

L'éclosion du patriote

Les circonstances et le processus de l'adhésion de JUAN GUALBERTO GOMEZ aux causes séparatiste, nationaliste révolutionnaire et abolitionniste cubaines sont relatifs non seulement à sa situation personnelle de jeune étudiant noir en exil, mais aussi au contexte plus général, commandé par l'évolution de la Guerre de Dix Ans, qui conditionna l'existence du courant nationaliste au sein de la colonie cubaine de Paris, alimenté soit par l'exil de nationalistes inquiétés par la répression espagnole, soit par l'adhésion à cette cause d'émigrés cubains arrivés avant le début de l'insurrection.

La rencontre de JUAN GUALBERTO GOMEZ avec la question nationale cubaine lors de son exil parisien remonterait ainsi aux premiers temps de cet épisode de sa vie et même dès la traversée transatlantique, à bord du vapeur l'emmenant vers la France. Seulement, son basculement dans la mouvance séparatiste et plus singulièrement nationaliste révolutionnaire et abolitionniste fait suite à un cheminement qu'il opéra dans le courant des deux à trois premières années de cet exil dans le cadre de sa fréquentation de la colonie cubaine de Paris en général et des membres du courant réformiste cubain basée dans la capitale française en particulier. Selon toute vraisemblance, les liens d'amitié qu'il se forge avec l'avocat, homme de lettres et homme politique camagueyen, JOSE RAMON BETANCOURT (1823-1890), lors de son voyage vers l'exil parisien et qui se poursuivit après leur arrivée dans la ville, contribua à l'introduire au sein de ce courant. Ce dernier, comptant en effet parmi les membres éminents de cette tendance résidant à Paris, aurait ainsi permis au jeune mulâtre de rencontrer JOSE ANTONIO SACO⁽¹⁵⁾ et GABRIEL MILLET entre autres réformistes non moins éminents.

Nonobstant, JUAN GUALBERTO GOMEZ lui-même considère que son pas décisif et son basculement définitif vers le nationalisme révolutionnaire et abolitionniste sont formellement effectués à l'occasion de son immersion, en tant que traducteur, dans l'entourage de l'éminent dirigeant de la lutte indépendantiste, FRANCISCO VICENTE AGUILERA, Vice-président de la République en Armes, venu à Paris en 1872, afin de recueillir des fonds pour cette cause auprès des membres fortunés de la colonie cubaine.

Ses conceptions séparatistes, nationalistes et abolitionnistes originelles nées lors de son exil parisien se dégagent des analyses qu'il proposait et des réponses qu'il se forgeait alors sur l'avenir de son pays, plongé, depuis qu'il l'avait quitté, dans une insurrection contre le joug colonial espagnol

Il expose ses analyses et ses réponses pour la première fois au fil de la longue lettre adressée à son ami JUAN DE ALSINA le 11 mars 1873 dans laquelle il fait référence à la sympathie et la prise de position précoce de VICTOR HUGO en faveur des séparatistes cubains et de leur lutte pour la liberté. Cette lettre, rédigée moins de quatre ans après son arrivée à Paris et à quelques mois de ses 19 ans, constitue à bien des égards un acte fondateur de son engagement dans la voie du nationalisme indépendantiste et abolitionniste cubain. Car l'époque de sa rédaction semble correspondre à un moment décisif de sa vie puisqu'il fréquentait

les milieux indépendantistes depuis plusieurs mois, terminait ses études à l'école Monge et avait reçu l'injonction de ses parents de revenir à Cuba, une option incompatible avec sa vie sentimentale du moment.

La question Cubaine : L'indépendance de Cuba

Dans les années qui suivirent, la question cubaine trouvant un écho grandissant dans la presse et l'opinion publique françaises, l'occasion lui fut donnée, en tant que journaliste, d'exprimer ce nationalisme naissant de manière plus officielle et dans un cadre offrant une plus large audience.

De fait, le 8 avril 1876, dans les colonnes du journal *Le Bien Public* paraissait, en page 2, sous la signature de « Gomez y Ferrer », son article intitulé « La question cubaine » dans lequel il prenait fait et cause pour l'indépendance, pour la première fois officiellement et publiquement par écrit. Publié à un peu plus de trois mois de son 22^e anniversaire, cet article consacrait aussi le nouveau pas gagné par le jeune noir cubain dans la hiérarchie des gens de la presse parisienne. Le timide et inexpérimenté reporter et échetier de théâtre, engagé dans ces métiers en décembre 1874, soit un an et demi plus tôt, était désormais capable de livrer un article de fond sur une question internationale que peu de ses confrères, tant de sa rédaction que des autres à Paris ou en province, devaient maîtriser aussi bien que lui. Certes, l'objet de son papier, son pays natal, le concernait au premier chef. Mais, même après sept ans d'absence, il faisait montre d'une incomparable connaissance de la situation politique qui y régnait réhaussée d'une non moins excellente perception des aléas de la vie politique espagnole et des relations diplomatiques et internationales de l'époque relatives à Cuba. De même, le ton employé dans cet article et le parti prit clairement affiché pour la cause nationaliste constituent les révélateurs incontestables qu'à ce moment-là de sa vie, c'est-à-dire quelques mois avant de mettre fin à son exil parisien (août 1876), ses convictions nationalistes sont déjà bien scellées. Cela implique aussi que leurs germes et leurs premières poussées se sont bel et bien épandues, et sont donc à fourrager, dans le terreau de ce premier exil.

Fin de son exil parisien et son retour à Cuba

Les circonstances et la date de la fin de l'exil parisien de JUAN GUALBERTO GOMEZ et de son départ de France ne sont pas encore complètement élucidées.

La plupart de ses biographes fixent la date de ce départ dans le courant de l'année 1877.

Lui-même, dans une lettre qu'il adresse à son ami Antonio affirme : « Después de grandes luchas, en 1877, pasé por La Habana y fui a Méjico, donde residí hasta que se hizo la Paz de Zanjón en 1878 »⁽¹⁶⁾.

RAUL RODRIGUEZ LA O,⁽¹⁷⁾ pour sa part, confirme ce passage par La Havane mais le situe au 12 août 1876 à bord du vapeur *Ville de Bordeaux*. Selon le journal *Diario de la Marina*, ce navire avait effectué, en effet, un départ depuis le port de Saint-Nazaire pour accoster à La Havane à la date indiquée et un passager du nom de Juan Gomez figurait bien dans la liste des passagers débarqués⁽¹⁸⁾. Ce passage par La Havane semble donc être attesté à cette date. Mais, l'absence de son deuxième prénom et de son deuxième patronyme, la grande fréquence et occurrence de son premier prénom dans le monde hispanophone, comme de son premier patronyme du reste, ne permettent pas d'affirmer avec une certitude irréfutable qu'il s'agissait bien de JUAN GUALBERTO GOMEZ Y FERRER, même si les individus s'appelant Juan Gomez et en rapport avec la France ne devaient pas être légion à cette époque.

En revanche, ce qui paraît incontestable, c'est que son retour plus durable à Cuba avant son premier exil forcé en Espagne (1880-1890) s'est opéré en 1878, après la paix de Zanjón, signée le 10 février. Et encore, ce retour s'effectua-t-il plusieurs mois après cet événement, fin du premier semestre, courant du deuxième semestre.



Photo tirée de l'ouvrage de Norge Cespedes « Juan Gualberto Gomez. La patria escrita » 2016 écrit en collaboration avec Mercédès Ibarra Ibanez. La légende indique : Pendant son premier exil à Ceuta, 1880. (il a 26 ans).

De fait, on le retrouve toujours au Mexique en avril de cette année en tant qu'impresario du violoniste CLAUDIO BRINDIS DE SALAS⁽¹⁹⁾, comme l'atteste une lettre du directeur du *Casino Jalapeño*, datée du 2 de ce mois, pour le remercier d'avoir accepté un concert du virtuose devant cette association⁽²⁰⁾. Aussi, si on prend en considération que CLAUDIO BRINDIS DE SALAS effectua un séjour à la Martinique en juin 1878, sans toutefois qu'il soit encore avéré qu'il l'accompagnait, et que l'espionnage étasunien des années 1900 rapporte qu'il a «visité toutes les Antilles françaises en gagnant sa vie comme professeur ou commis», il n'est pas infondé de penser et d'envisager que le premier exil de JUAN GUALBERTO GOMEZ ait connu des épilogues dans des contrées françaises autres que Paris. »

Hommage à JUAN GUALBERTO GOMEZ à CUBA.

- L'aéroport international de VARADERO porte son nom depuis 1989.



Buste de Juan Gualberto Gómez à l'aéroport JUAN GUALBERTO GOMEZ commémorant l'inauguration de l'aéroport en 1989.

Abréviations : ANC : ARCHIVES NATIONALES CUBAINES

ANF : ARCHIVES NATIONALES FRANÇAISES

(1) Antonio Medina y Cespedes (La Havane 1824-1885) considéré comme le premier pédagogue noir de Cuba, était aussi poète, dramaturge, écrivain et traducteur. En 1862, il fonda le collège privé *Nuestra Señora de los Desemparados* qui accueillait une majorité d'élèves noirs mais ouvert à toutes les classes pauvres.

(2) Première guerre d'indépendance initiée par Carlos Manuel de Cespedes le 10 octobre 1868, elle s'acheva par le Pacte de Zanjón signé le 10 février 1878.

(3) ÉCOLE MONGE (à Paris) : École d'ingénieurs très réputée à l'époque. Plusieurs hommes célèbres y sont passés : Parmi eux : Gustave Eiffel, Georges Leclanché, René Panhard, Louis Blériot, Armand Peugeot.....

(4) LE SECOND EMPIRE est instauré en France le 2 Décembre 1852, lorsque Louis-Napoléon Bonaparte, Président de la République française, devient Napoléon III, Empereur des Français, 1 an jour pour jour après son coup d'État du 2 Décembre 1851.

(5) LA COMMUNE DE PARIS, désigne une période révolutionnaire à Paris, (contre le gouvernement qui vient d'être élu), qui établit une organisation ouvrière comme gouvernement, et qui a duré du 2 Mars 1871 à la « semaine sanglante » (du 21 au 28 Mai 1871).

(6) La IIIème RÉPUBLIQUE est le régime Republicain en vigueur en France de Septembre 1870 à Juillet 1940. Fait suite à l'abdication de Napoléon III à Sedan, le 2 septembre 1870, face à l'armée prussienne.

(7) Aux Archives Nationales de Cuba, on trouve une vingtaine de poèmes, dont certains en français, composés par Juan Gualberto Gómez en divers moments de sa vie.

(8) C.E.C.R.L : Grille d'évaluation du niveau de langue de nos jours (valable pour toutes les langues).

(9) Plusieurs lettres et reçus joints rédigés en français adressées à Juan Gualberto Gómez, 12 juin 1887, 27 novembre 1887, 22 septembre 1888, 15 et 16 novembre 1888 (ANC).

Lettre en français signée de Jules Rosemond (avocat et poète haïtien) au sénateur Juan Gualberto Gómez, datée de Port-au-Prince, 19 septembre 1919 (ANC)

(10) A cette date, Juan Gualberto Gómez traversait son premier exil en Espagne et occupait la fonction de secrétaire de la Société Antiesclavagiste Espagnole à Madrid qu'il avait intégrée grâce à son ami et protecteur l'avocat, antiesclavagiste viscéral Rafael Maria de Labra. François Manigat fut ministre de l'Instruction Publique de la République d'Haïti de 1881 à 1887. Lettre de Juan Gualberto Gómez à François Saint-Seurin Manigat (ANC).

(11) A cette date, Juan Gualberto Gómez purgeait sa peine de déporté, son troisième exil, pour avoir lancé, le 24 février 1895 à Ibarra, l'insurrection qui déclencha la guerre cubano-hispano-étasunienne à l'issue de laquelle l'indépendance de Cuba fut reconnue (Traité de Paris, 10 décembre 1898) mais inaugurant la mainmise des Etats-Unis sur l'île. Confiné dans un premier temps à Ceuta, il fut ensuite transféré à la prison de Carthagène (Murcie), puis à la fin de 1897 à celle de Valence. Lettre de Juan Gualberto Gómez au gérant de la Librairie Larousse (ANC)

(12) Archives de l'École Centrale des Arts et Manufactures de Paris (ANF).

(13) Juan Gualberto Gómez, *Recuerdos de un periodista. Mi primer artículo*, 7. « (...) la dama de mis pensamientos, la mujer de quien entonces vivía enamorado con el entusiasmo propio de la primera pasión; la mujer, que para decirlo todo, había contribuido a que me encontrase en París, contra la voluntad de mis padres y contra mis conveniencias personales.»

[...] la dame de mes pensées, la femme dont je vivais alors l'amour avec l'enthousiasme propre à la première passion ; la femme, qui pour tout dire, avait contribué à me retrouver à Paris, contre la volonté de mes parents et contre mes convenances personnelles.].

(14) Louis Blanc (1811-1882) Journaliste et historien français. Fut membre du gouvernement provisoire de 1848 et député sous la IIIème République (penseur socialiste) « A chacun selon ses besoins, et chacun selon ses facultés ».

(15) Jose Antonio Saco (1797-1879) Sociologue, journaliste, historien, économiste et professeur de philosophie cubain. Il a fait connaître l'identité nationale cubaine, il s'est opposé au courant annexionniste avec les Etats-Unis qui existait sur l'île à cette époque.

(16) Juan Gualberto Gómez, *Carta a Antonio*, 1. [Après des péripéties, en 1877, je passai par La Havane et je me rendis au Mexique, où je résidai jusqu'à la conclusion de la paix de Zanjón en 1878.]

(17) Raúl Rodriguez La O, "Juan Gualberto Gómez: hombre de letras", *La Nueva Gaceta* (agosto 1986): 12-15.

(18) « Puerto de la Habana. Pasajeros llegados », *Diario de la Marina*, sábado 12 de agosto de 1876.

(19) Claudio Brindis de Salas (1853-1911) Cubain. Musicien, violoniste précoce, il fut considéré le meilleur violoniste de son époque, surnommé « le Paganini noir » et le « roi des octaves ». Ce talentueux musicien, qui avait tout pour réussir, la beauté, la gloire, le talent, l'amour, l'argent... termina sa vie seul, oublié et dans la plus grande misère.

(20) Lettre de Carlos Bonchez à Juan Gualberto Gómez, 2 avril 1878, ANC.